

Collège de l'ALI 2024-2026

Lecture du séminaire VIII de Jacques Lacan, *Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*

Séance Plénière du 12 janvier 2026

Leçon XVIII

Stéphane THIBIERGE : Bonsoir à tous et à toutes et bonne année, puisque nous entrons dans l'année, que cette année vous soit, nous soit favorable!

Alors aujourd'hui nous allons commenter, je dis "nous" parce que je vais vous mettre à contribution, je vais vous mettre à contribution non pas que je n'ai pas préparé, bien loin de là, mais il se trouve que un concours de circonstance un peu fortuit, a fait que je n'ai pas eu le loisir de préparer aussi précisément, je leur ai souhaité donc nous allons procéder de telle sorte que vous puissiez aussi faire état de ce qui vous a fait difficulté ou de vos lumières ou au contraire de vos obscurités. Cette leçon, elle n'est pas facile parce que elles ne le sont jamais, bien sûr, mais elle vient tout à fait à la suite de la précédente que David David a bien voulu commenter parce que je n'avais pas pu être là ce jour-là, et je l'en remercie bien sûr, nous l'en remercions.

La leçon d'aujourd'hui vient dans la suite très directement de la leçon précédente, c'est-à-dire qu'elle situe au centre, Lacan situe plutôt au centre de ce qui l'anime, de ce qu'il a envie de faire entendre, la question du phallus et notamment. Il dit : "...il s'agit donc pour nous de préciser les fonctions respectivement attribuées dans notre symbolisation à grand phi et à petit phi... Ceci nécessite que nous entrons dans une articulation tout à fait précise de ce qu'est la fonction du phallus et notamment dans le transfert." Ça, c'est à la page 417. Alors il va s'y employer en s'appuyant en grande partie sur la clinique de la névrose obsessionnelle et sur le cas de l'homme au rat, mais alors avant même de commencer à commenter la leçon, j'avais envie de vous faire une remarque qui m'est venue notamment à la suite de l'après-midi à laquelle peut-être certains certaines d'entre vous à assistaient, consacré à Guérassim Lucas. Il y avait une après-midi samedi, avant-hier consacré à Guérassim Lucas. Et ça m'a fait penser à la chose suivante, c'est que ce qui rend la lecture, une lecture digne de ce nom, et notamment la lecture de Lacan, que ce soit la lecture de ces écrits ou que ce soit la lecture de son séminaire, c'est que la lecture, je vous dis ça pour aussi que ça puisse éventuellement parler à quelque chose comme un découragement qui peut parfois vous prendre quand vous lisez Lacan. Vous vous dites, je comprends rien ou je comprends pas bien, mais nous, nous nous disons la même chose si ça peut vous

rassurer, avec Angela quand nous avons à lire et articuler ces leçons de Lacan. Ça m'a fait donc venir cette réflexion que la lecture, une lecture digne de ce nom, et Lacan appelle à une lecture digne de ce nom. La lecture est toujours par quelques côtés entravée, c'est-à-dire que la lecture, si justement, elle se distingue de façon si importante de la reconnaissance et de la réalité, enfin de tout ce qui se joue dans notre dans notre méconnaissance habituelle du réel, si la lecture est un exercice pour nous très précieux en particulier en psychanalyste, c'est qu'elle est donc toujours par quelques côtés, par quelque aspect, elle est entravée il y a quelque chose qui bloque, quelque chose qui ne passe pas.

Sinon ça ne s'appellerait pas lecture, le mot lecture comme vous le savez, ça vient du mot latin *lectio ou legere* qui veut dire lier, nouer. S'il faut le lier ou le nouer, c'est que ça ne se présente pas spontanément comme ça. Si donc il faut faire lecture, ça ne va pas spontanément, comme ça. Pour lire Lacan ou tout autre auteur digne de ce nom, Rabelais, Beckett, cela appelle lecture, c'est-à-dire que ça ne va pas de soi, et plus ça va de soi, —alors je ne vais pas être désobligeant à l'endroit de certains auteurs, mais les auteurs qui approvisionnent les librairies de gare, ces espèces de roman fleuve, comme ça qu'on lit sans trop de heurt, hein quand même, sans trop que ça vienne accrocher. Mais plus la lecture est facile, plus la platitude est grande.

Mais quand nous avons affaire à des textes ou à des articulations significantes comme c'est le cas dans les leçons de Lacan, la lecture est nécessairement par quelque côté entravée. Et ça pour ceux ou celles d'entre vous qui étaient présents à cet après-midi de très bonne qualité consacrée à Gherasim Lucas, eh bien vous avez pu constater dans dans la manière même dont Gherasim Lucas lit ses textes, il fait de son corps, le représentant de ce qui justement entrave, de ce qui fait difficulté, de ce qui rend la lecture difficile parce que pas facilement oralisable, dicible.

Et donc Gherasim Lucas donnait une expression qui convient je crois à Lacan, en tout cas je vous propose cette remarque. Gherasim Lucas montrait comment la lecture, c'est-à-dire le fait de travailler, d'opérer à partir de la lettre pour essayer de la lire, a toujours quelque chose de **littoral**, c'est-à-dire **lit Oral**. Autrement dit il y a de la lettre qui essaye de s'oraliser mais qui n'y arrive pas; ça, ça, ça bute, ça butoir... Vous voyez il parle comme ça Gherasim. Il écrit comme ça et c'est un peu pénible, parce qu'il y a là une difficulté qui nous a rendu sensible mais qu'on oublie couramment, mais que lui met au premier plan. Lacan, c'est un peu pareil. Lacan a une pratique du signifiant qui est une pratique dans ses écrits bien sûr, mais aussi dans ses séminaires, qui est une pratique, je crois qu'on peut le dire Angela, tu me diras si tu es d'accord, parce que je me suis dit après tout...j'ai jamais tellement entendu faire cette remarque, mais c'est donc une pratique la lettre, de l'usage du signifiant qui est **littoral**. Ça veut dire que la lettre vient rendre difficile l'oralisation. Quand vous lisez le texte d'une leçon de Lacan, il ne suffit pas de lire, c'est pas parce que vous lisez que vous allez

l'entendre. Vous lisez mais vous n'entendez pas. Donc s'il y a quelque chose que vous n'entendez pas, c'est qu'il y a quelque chose qui fait difficulté . Il y a du lit-oral qui fait que ça ne sort pas facilement parce que y a de la lettre là-dedans et la lettre fait obstacle à sa lecture.

C'est pour ça que Lacan est, dans sa façon de s'exprimer est toujours très fidèle , il est homogène à la façon dont la psychanalyse transforme de fond en comble notre rapport au sens et au signifiant. Puisque quand nous prenons un rêve, bien sûr, quand on essaye de lire son rêve, de dire son rêve, voire de l'interpréter, évidemment ça fait obstacle, on bute sur des absurdités apparentes, même dans la psychanalyse la plus ordinaire, dans l'exercice le plus ordinaire de la psychanalyse, c'est-à-dire de la libre association, ce qui vient comme ça vient, ça vient et très vite ça s'arrête. Si ça s'arrête, c'est que ça bute sur quelque chose. Ça bute, c'est pas fluide il y a quelque chose qui vient entraver. Donc lit-oral. La psychanalyse est lit-oral. Elle n'est pas pour le dire ce qui serait au plus au plus loin de cette expérience, ce serait ce que cette auteur qui est par ailleurs 11 grand auteur mais il y a de ces deux vers que l'on cite souvent souvent sont peut-être pas ce qu'il a écrit mais bon vous savez quand c'est Boileau quand il dit: "ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire, comme il dit, arrivent aisément" . Boileau avait sans doute ses raisons d'écrire ça, mais en tout cas, la psychanalyse, elle, nous porte à cet usage littoral du signifiant, qui est le respect de la dimension littorale du signifiant, qui fait que ce qui se conçoit bien ne s'énonce pas forcément clairement, et ce qui s'annonce clairement ne se conçoit pas forcément, enfin bref, et quand nous lisons une leçon de Lacan comme celle-ci, par exemple , eh bien notre lecture est entravée et tant mieux. Parce qu'elle est entravée par cela-même qui organise, qui articule ce que Lacan essaye de faire entendre. Alors ça, je crois que c'est une remarque qui me paraît intéressante, en tout cas que je vous soumetts parce qu'elle éclaire le style de Lacan et d'une manière qui nous intéresse , c'est-à-dire que les difficultés que vous pouvez rencontrer à lire Lacan, il ne faut pas que vous les preniez comme des difficultés qui seraient à imputer du côté de votre faiblesse ou de votre défaut, de votre manque à vous, bien sûr il y cet aspect-là, mais pas seulement. Il y a aussi une nécessité en quelque sorte structurale.

Angela JESUINO : Oui parce que, si tu permets, le style de Lacan est homéomorphe à l'objet qu'il traite. Donc ça ne peut pas se penser autrement, c'est pas du côté du précieux , il est homéomorphe à l'objet dont il parle, homéomorphe aux signifiants, à la fonction de l'inconscient et à la lettre. Je peux rappeler aussi ce que Lacan disait et qui paraissait une paradoxe, que les écrits ne sont pas à lire. Ils ne sont pas à lire, justement parce qu'il y a de la lettre et qu'il est à **déchiffrer**.

Stéphane THIBIERGE : Oui, les écrits ne se lient pas facilement.

ANGELA JESUINO : Voilà. Et c'est vrai que la lettre fait obstacle au sens, elle est ce qui vient mettre un coup d'arrêt dans le sens.

Stéphane THIBIERGE : C'est ça. C'était vraiment pour ceux ou celle d'entre vous qui n'ont pas pu assister cet après-midi, mais vous aurez grand profit à vous mettre au courant de cette expérience liée à la poésie et l'écriture de Gherasim Lucas.

Alors maintenant j'en viens à la leçon. C'est une leçon qui porte donc sur la fonction du phallus. C'est pas évident c'est pas évident mais c'est un point quand même central. Oui, cette leçon se trouve au cœur du séminaire, c'est donc vraiment un point pivot de ce séminaire. La fonction du phallus, elle est évidemment centrale en psychanalyse, et ici, Lacan va —alors je vais vous donner les choses, j'ai pas comme je l'ai dit au début, j'ai pas eu le loisir ni le temps pour des raisons un petit peu conjoncturelles d'ordonner un petit peu cette leçon autant que possible comme je l'aurais souhaité, mais tout de même, je crois avoir pu souligner les points fondamentaux.

Lacan va articuler de façon très précise cette fonction du phallus par la clinique de la névrose obsessionnelle, mais aussi, comme dans la leçon précédente que David a commentée, Lacan a évoqué la clinique de l'hystérie avec Dora. Mais là, il va dire très explicitement que nous devons l'éclairage de cette fonction du phallus, à ce qu'il appelle le mécanisme de la perversion, alors ça c'est quand même un point très important, parce que si nous y réfléchissons un petit peu, nous pouvons facilement nous rendre compte que si nous étions cantonnés à ce qui est censé être notre registre de référence aux uns et aux autres, c'est-à-dire aux névroses, si nous étions seulement des névrosés, s'il n'y avait pas des parlêtres qui relèvent d'un registre un peu différent comme la psychose ou la perversion, si nous étions seulement des névrosés, nous aurions les plus grandes difficultés à entendre quelque chose à la fonction de l'objet petit a, parce que chez nous, il est très fondamentalement refoulé, je dis ça comme ça parce que je suppose que nous sommes névrosés; mais cela n'a rien d'obligatoire.

Mais nous ne savons quelque chose de l'objet a grâce à Freud, bien sûr, mais même Freud a eu toutes les peines du monde à isoler la dimension de l'objet a. Pourquoi il n'est pas arrivé à ce point d'algébrisation, de simplification de l'objet a? Parce qu'il était pris dans les entortillements et les méandres, les difficultés, les moirures très complexes de la névrose. C'est Lacan, avec une sûreté de touche impressionnante et venant de la clinique des psychoses, qui va isoler l'objet a. Sans la psychose, on aurait pas pu. Avant Lacan il y a Clérambaut qui en avait déjà défriché une partie. Eh bien d'une façon comparable, le phallus, le grand phi ou le petit phi, comme vous voulez, mais le phallus, nous n'en aurions pas une notion très précise s'il n'y avait pas le mécanisme pervers. Alors là, pour Lacan c'est l'occasion de déplier des choses de toute première importance, parce que —et je ne sais pas si vous vous êtes posés la

question de pourquoi Lacan commence avec cette drôle d'entrée en matière empruntée à Swift et en référence aussi à Lewis Carole, pourquoi il commence avec Gulliver, le voyage à la Puta, etc. etc. pourquoi il commence avec ça? Quel rapport avec la choucroute? Moi, j'ai une réponse à vous proposer, c'est que ce texte de Swift— vous savez savez chez Lacan, et c'est ça qui est vraiment très extraordinaire, rien n'est jamais en vain ni au hasard jamais. Donc s'il commence avec ça et qui consacre un développement important, c'est pas pour rien, eh bien ce qui me semble, c'est que quand on lit ce qu'il nous donne là comme extrait de Swift ça fait rire évidemment, ça a un côté vraiment farce, ça a un côté comique et grotesque. Vous avez vu n'est-ce pas, je pense que ça vous a fait rire, on découvre que dans ces pays qu'a visité donc le narrateur, une chaise percée signifie un conseil privé, un hanneton un premier ministre, un pot de chambre un comité de grand seigneur—pas mal ça—une sourissière=un emploi public! Un tonneau vide= un général, une plaie ouverte=les affaires publiques... Bon. Et Lacan, à un moment donné, se réfère à un incident de l'actualité de l'époque, c'est-à-dire un coup d'état de généraux à Alger, et il dit que cette nuit-là, il s'est demandé si nous étions encore dans le registre de la tragédie, et puis il conclut qu'en non absolument pas, on est dans le registre de la farce, du comique mais certainement pas de la tragédie, plutôt de la comédie.

Alors qu'est-ce que ça va à voir avec la leçon? C'est qu'il y a dans la dimension perverse mais qui est largement partagée, il n'y a pas que les pervers de structure qui mettent en jeu cette dimension, il y a dans la dimension de notre rapport au phallus, un aspect d'artifice, de mise en jeu du phallus dans le registre de l'artifice, qui est pervers au sens de l'adjectif, pervers. C'est pervers, mais nous y sommes tous là-dedans. Seulement les pervers de structure eux, vont jusqu'au bout de cette dimension-là, ce qui peut porter très loin quelques fois. Mais la dimension de production du phallus comme artifice, nous y sommes tous avec les objets de consommation, le portable par exemple, il est assez évident qu'il a un aspect phallique mais pas d'une autre manière que d'artifice. C'est pas justement le mystère, le mystère du phallus tel qu'il a été révélé dans les mystères antiques, c'est plutôt une dimension artificielle, complètement artificielle.

Et alors la difficulté de la leçon va tourner autour de, me semble-t-il, pour Lacan, va tourner autour de comment rendre sensible cette dimension du phallus, sa fonction entre grand phi d'un côté, petit phi d'un autre côté, puis l'objet a aussi. Comment rendre compte de ça? Alors il va l'illustrer à partir de la clinique de l'hystérie et dans la leçon dont je m'occupe là, il va l'illustrer plus spécialement à partir de la névrose obsessionnelle. Aussi, à la fin de la leçon—j'y reviendrai peut-être plus précisément tout à l'heure—mais les deux dernières pages de la leçon, les pages 430 et 431 sont très importantes. Je vous recommande de les lire et de les relire éventuellement. C'est dans la leçon que nous a commenté Angela, c'est-à-dire la leçon où il parle de ce

tableau où Psyché s'approche avec un tranchoir du corps de Éros, et Lacan souligne bien que ce que montre les fleurs, le bouquet qui est à la place justement du phallus, c'est que derrière ce bouquet, il y a un vide. et que déjà Lacan fait jouer le fait que le phallus représente un vide à la puissance deux en quelque sorte. Ça veut dire que là où il y a le signifiant du désir, il y a un manque de signifiant, c'est-à-dire que l'on a rien à se mettre sous la main, ou sous la dent comme vous voulez, mais il y a quelque chose d'un manque radical, mais qui doit néanmoins—c'est ça qui est très difficile—qui doit néanmoins pouvoir être évoqué dans le registre du signifiant. Alors qu'est-ce que c'est que ce signifiant qui évoque le manque de signifiant, est-ce que c'est encore un signifiant? Est-ce que c'est un signe? Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais à la fin de la leçon quelques fois on hésite, on est un peu perdu. Lacan dit tout à fait la fin de la leçon, dans les dernières alinéas: “ Un signifiant, est-ce que c'est simplement représenté quelque chose pour quelqu'un ? “ Alors là, on se dit qu'on a toujours entendu que représenter quelque chose pour quelqu'un, c'est du signe qu'il s'agit. Or là il parle d'un signifiant, puis il ajoute: “ Est-ce que c'est là, la définition du signe ? ” Alors on se dit oui, c'est en effet la définition du signe. Mais alors pourquoi est-ce qu'il nous fait comme ça tanguer en quelque sorte entre signifiant et signe? Eh bien parce que justement, il essaye de nous rendre sensible cet aspect du phallus qui est effectivement le signifiant du manque, et qui au niveau signifiant est de l'ordre du manque, mais qui évoque en même temps le désir—c'est un peu difficile ça, c'est un peu bizarre—signifiant du manque mais également signifiant du désir... mais le désir c'est pas tout à fait la même chose que le manque quand vous voyez un phallus érigé au bord d'une route, comme ça se voyait beaucoup y compris dans notre culture, mais il y a longtemps avant que l'église et la chrétienté viennent raser un peu tout ça, mais dans toutes les cultures du monde quand vous voyez donc le symbole d'un phallus en érection, c'est pas tout à fait l'absence de signifiant... c'est pas tout à fait le manque, c'est le désir.

Alors il y a un niveau qui est signifiant du manque on va dire très simplement : grand A barré... mais il n'y a pas de tableau pour l'écrire... Il est derrière, bien caché. C'est vraiment un fait de civilisation, le fait qu'on ne trouve plus de tableau, parce que ça veut dire que l'on efface, on élimine ce côté d'entrave de la lettre dont je vous parlais tout à l'heure. Alors qu'avant, le tableau était là pour rappeler qu'il y a une dimension littérale qui fait difficulté dans l'usage du signifiant. Ce ne sont pas des questions purement anecdotique. Aujourd'hui, il n'y plus de tableau. Déjà le tableau noir n'existe plus... et cet espèce de machin que l'on écrit avec des feutres, on sent déjà la transition vers l'écran d'ordinateur.. ça a l'air de rien, et ce n'est pas une coquetterie de ma part de souligner ça. Si vous y réfléchissez bien, vous verrez que ça caractérise certaines difficultés de notre époque, de notre moment culturel.

Bon, donc, le grand A barré. C'est une façon de préciser la fonction du phallus. Le phallus c'est une autre manière d'écrire le grand A barré. Mais à la fin de la leçon il y a les trois niveaux qui sont évoqués par Lacan de façon très claire concernant le phallus: "Entendez bien ce que je veux dire (c'est en haut de la page 430) ce qu'il s'agit maintenant d'accentuer, c'est que du point qui comme structural représente le défaut du signifiant, le manque du signifiant, le grand A barré, quelque chose, le phallus, grand phi, peut fonctionner comme le signifiant, comme signifiant donc le fait qu'il y a un défaut de signifiant..."

Angela JESUINO : J'ai une nuance par rapport à ce que tu dis: je pense que là où le signifiant manque, le phallus vient fonctionner comme un signifiant. Ça ne veut pas dire pour autant qu'il est le signifiant du manque. Mais ça veut dire qu'il vient fonctionner comme un signifiant, là dans ce trou où le signifiant manque.

Lacan va insister sur cette nuance jusqu'à la fin. Il dit: "Je n'ai jamais dit que le phallus était le signifiant du manque".

Il y a donc là une petite nuance qui va éclairer, me semble-t-il, la question qui est très importante dans cette leçon et qui est la question de la **présence réelle**.

Stéphane THIBIERGE : Tu as tout à fait raison. Lacan fait entendre la dimension paradoxale du phallus. C'est le défaut du signifiant, mais ce défaut du signifiant peut fonctionner comme signifiant. Et ce signifiant-là c'est le phallus. C'est pas effectivement le signifiant du manque, **c'est un signifiant qui fonctionne à l'endroit du défaut du signifiant.**

C'est très difficile... Nous n'aurions pas beaucoup de façon de l'articuler si nous n'avions les formations névrotiques de l'obsessionnel et de l'hystérique et si nous n'avions les formes d'artifice de la perversion parce que là, nous allons voir—alors je fais doucement parce que c'est pas facile—mais ce que rend sensible le mécanisme pervers, c'est que le phallus, c'est le signifiant exclu du signifiant, Lacan le dit, toujours dans cette page 430, le pervers ne peut rentrer dans le signifiant que par artifice. "Contrebande et dégradation. C'est bien pourquoi nous ne le voyons jamais qu'en fonction du petit phi imaginaire. Mais qu'est-ce qui nous permet alors d'en parler comme signifiant et d'isoler grand phi? C'est le mécanisme du pervers."

Autrement dit, c'est le mécanisme de la perversion qui vient nous montrer comment à l'endroit du défaut du signifiant, il faut qu'il y ait une représentation dégradée de ce signifiant manquant, que ce soit une chaussure que ce soit tout ce que vous voudrez, il faut qu'il y ait cet objet, cet artifice pervers. Alors un peu plus bas, Lacan va donner trois niveaux de d'articulation du phallus qui en font ressortir toute la complexité, mais aussi qui en souligne avec beaucoup de simplicité, la structure.

Il dit: “Le phallus se présente au niveau humain, entre autre, comme premièrement le signe du désir—ça c’est déjà autre chose que le signifiant du défaut de signifiant, le signifiant qui vient là où il y a défaut de signifiant— le phallus donc se présente au niveau humain entre autre comme le signe du désir premièrement, et deuxièmement, s’en est aussi **l’instrument** “. Alors là, c’est étrange... c’est le signe du désir et aussi l’instrument. Effectivement, pour prendre les choses assez simplement entre un homme et une femme—mais ça peut être aussi entre un homme et un homme et entre une femme et une femme femme—le phallus n’est pas que le signe du désir, c’est aussi l’instrument qui se manipule, qui se manie, et par où le désir prend un appui trouver une pente vers la jouissance. Donc, c’en est aussi instrument, et alors, pour terminer, troisième niveau qui n’est pas le moindre: “Et aussi la présence, le phallus comme présence”. Mais le phallus comme présence, est-ce que c’est pas là justement, tout l’enjeu de la perversion? Puisque la perversion, la grande, cette fois-ci, pas la petite. Pas la petite des névrosés que nous sommes, mais la vraie perversion, c’est la présence du phallus, avec tout ce que ça peut comporter bien sûr d’angoisse pour le partenaire, et c’est ce qui est visé. Lacan parlera d’ailleurs de l’érection d’un phallus noir, je crois, dans Kant avec Sade. C’est ce phallus qui est qui érigé dans sa présence alors forcément extrêmement difficile. Et vous voyez il y a donc trois niveaux, même quatre: il y a le signifiant du défaut de signifiant, le signifiant exclu du signifiant= premier niveau. Deuxièmement, le signe du désir avec le phallus comme symbole du désir, ensuite il y a le phallus comme instrument du désir, et enfin, le phallus comme présence réelle. Là, il y a des choses quand même qui... vous voyez comme Lacan ouvre des questions extraordinairement fécondes, parce que le désir de l’analyste, c’est évidemment pas la monstration perverse du phallus dans sa présence. Mais néanmoins ce que fait tenir le désir de l’analyste dans la présence, c’est tout de même cette référence au phallus dans la présence. C’est-à-dire que le désir de l’analyste, c’est cette érection du désir en quelque sorte, non pas proposée à l’analysant mais offerte à l’articulation du travail de l’analysant.

Donc là, cette question de la présence réelle, elle vient rencontrer la question du désir, de l’analyse dans le transfert d’une manière très importante et qui je crois vous montre—vous savez que régulièrement aujourd’hui, on entend des propos de la part de collègues parfois éminents qui disent oui, ce n’est pas bien aujourd’hui de parler du phallus car ce terme introduit une inégalité entre les hommes et les femmes, il faut donc qu’on utilise plus ce terme qu’on en prenne un autre.... Moi un jour, j’avais proposé pour rire, bien sûr, de l’appeler “la peluche”, la peluche c’est plus sympa, quand même mais ça le fait pas tout de même, le désir de l’analyse articulé la peluche ..., ça ne fonctionne pas tout à fait. Donc, c’est pour quand même vous illustrer que cette question du phallus, c’est essentiel à maintenir tout à fait articulé comme tel .

Le jour où les psychanalyste décideront pour être au goût du jour et pour pas faire de vagues ou pour ne pas fâcher, pour éviter le sujet, de balancer le phallus par-dessus bord, ce jour là il n'y aura plus de psychanalyse, parce qu'on ne voit pas très bien de quoi parlerai un analysant ou une analysante, si ce n'est justement de "ça", qu'il le sache ou pas, mais enfin le but c'est quand même qu'il en vienne en savoir quelque chose.

Alors pour terminer, parce que je ne veux pas être très long aujourd'hui pour les raisons que je disais, mais enfin je pense quand même vous avoir proposé les grandes lignes de la leçon, pour terminer, je ne vais pas éviter de tacher d'expliquer le schéma de l'hystérique et de l'obsessionnel. Vous l'avez expliqué vous? Ou bien vous vous êtes dit, on le garde pour la plénière? C'est tentant de passer à gauche là comme ça, ni vu ni connu! On va essayer quand même ensemble de déplier un peu ça, parce que quand même, Lacan avant d'arriver à ces deux dernières pages que j'ai un peu commenté, où il va longuement s'étendre sur la clinique de l'obsessionnel.

Alors on peut commencer par elle: dans la névrose obsessionnelle le schéma que propose Lacan. Il propose d'écrire le fantasme de l'obsessionnel, A barré, qui veut dire, non pas le signifiant manquant, mais signifiant du défaut de signifiant, le losange là, et puis ensuite on a petit phi, si je me souviens bien, et puis entre parenthèses on peut le lire comme "désir de". Pour le fantasme de l'obsessionnel, c'est relativement aisé à attrapper, c'est-à-dire que c'est ce qu'on observe très bien dans la clinique de l'obsessionnel, on l'observe de façon très très simple et vous voyez, c'est aussi une occasion de rappeler que quand on dit que Lacan n'est pas clinicien c'est faux. La preuve, c'est que ça, c'est une leçon admirablement clinique. Alors donc, ce qu'on observe effectivement dans la clinique de l'obsessionnel, c'est que ce défaut, ce grand Autre barré, c'est-à-dire marqué par le manque, le manque fondamental au niveau du signifiant—parce qu'il y a du signifiant bien sûr, il y a toute la batterie des signifiants, mais ces signifiants s'organisent autour d'un manque central, et le phallus vient fonctionner comme signifiant à l'endroit de ce manque. Et ça, c'est un truc insupportable pour l'obsessionnel. Insupportable. Il ne veut pas en entendre parler du phallus. L'obsessionnel a d'excellentes raisons de vouloir se débarrasser du phallus. Parce qu'il ne veut pas entendre parler d'un manque dans le grand Autre. L'obsessionnel a horreur de la coupure. La barre sur le grand Autre, c'est de la coupure. Alors pour cela, qu'est-ce qu'il va mettre en jeu dans son fantasme? Justement Lacan le dit très bien, il va, mettre en jeu, il va phalliciser petit phi qui peut avoir une valeur imaginaire mais pas seulement. Il va phalliciser un grand nombre d'objets a. Il va érotiser un très grand nombre d'objets autour de lui, et son monde va être un monde enchanté, un monde d'objets érotisés, y compris ses pensées. C'est très difficile pour l'obsessiionnel de ne pas purifier ses pensées de toutes références érotiques. Donc il va y avoir pour l'obsessionnel une érotisation marquée ici par petit

phi—une érotisation, c'est-à-dire une phallicisation d'un certain nombre d'objets a qui sont les objets parmi lesquels évoluent le névrosé obsessionnel. C'est ainsi donc que ce "désir de" est pour l'obsessionnel une manière de toujours esquiver, éviter ou reporter l'articulation de ce défaut du signifiant, c'est-à-dire du phallus avec comme grand phi cette fois. Alors ça, je trouve que ce n'était pas le plus difficile de la leçon. C'est très clair et très parlant quand on a un peu travaillé le texte de façon sérieuse. Ce qui est un petit peu plus difficile, c'est—il le reprend dans cette leçon mais il l'a commenté la dernière fois, la fois d'avant donc, je compte sur David pour nous expliquer ce dont il d'agit. On va unir nos efforts!—il y a donc le fantasme de l'hystérique, c'est-à-dire le rapport de l'hystérique au phallus. Alors là, Lacan dit des choses très intéressantes et dans la leçon précédente aussi quand il parle de Dora, là, nous avons—je vous le donne comme il nous le donne—il ne part pas du grand Autre barré, on va partir de petit a sur moins phi, c'est-à-dire petit phi mais entant qu'il est marqué par la castration. Et on va avoir "désir de", et là, on va pas avoir grand A barré, mais grand A tout court. Alors comment vous vous entendez ce fantasme de l'hystérique? (silence) Ça ne se bouscule pas au portillon... Alors c'est pas forcément très facile, mais on peut peut-être partir du côté de la formule qui est, me semble-t-il, abordable, surtout à partir du cas de Dora, mais également à partir du cas de n'importe quel(le) hystérique. C'est que l'hystérie préfère avant tout—et c'est ce qui l'amène volontiers et fréquemment à faire une croix sur son propre désir—elle préfère que l'Autre, le grand Autre garde la complétude de son mystère, son poids, sa prestance, sa prégnance. Il ne faut pas que ce grand Autre comme Autre, soit entamé. Et l'hystérique est prêt(e) pour ça à sacrifier son propre désir. Comment est-ce que ça se lit dans la formule? D'abord, désir de grand A non barré—ça c'est très important—et de l'autre côté, on va avoir petit a, l'objet, l'objet cause du désir, mais ici petit a—moi je l'entends comme ça—marqué par en quelque sorte, le moins phi de la castration, c'est-à-dire ce petit a. C'est-à-dire le petit a, l'hystérique fait en sorte de toujours se débrouiller pour qu'elle en soit séparé. Et c'est plutôt du côté de l'autre, et notamment de l'autre femme par exemple que les choses vont pouvoir se récupérer mais pas de son côté à elle, son rapport à l'objet petit a, l'objet cause du désir est marqué encore une fois, par le fait que sous son objet a, il y a le travail de moins phi, c'est-à-dire de cette soustraction castrative en quelque sorte, et c'est la façon dont Lacan articule ce désir essentiellement insatisfait de l'hystérique.

C'est un agencement complètement différent de celui de la névrose obsessionnelle, et je pense que quand on est armé de ces petites écritures, ça nous éclaire quand même beaucoup sur une foison de faits cliniques.

Angela JESUINO : Ce trouve très intéressant—on a commencé à dire ça, dans la discussion de la présentation de David—ce qui est formidable c'est que c'est une clinique du signifiant et de la fonction du signifiant, notamment du signifiant

phallique. Et ce qui est intéressant aussi dans la comparaison des 2 fomules, c'est que les moins phi apparaît comme refoulé sous la barre de l'hystérique, alors que dans l'obsessionnel, il est là partout, y compris dans cette multiplication, dans cette métonymie de l'objet, mais il est pas c'est pas le même traitement non plus du du grand phi. C'est ça qui qui donne un autre traitement, un autre rapport à l'Autre.

Stéphane THIBIERGE : Lacan parle à un moment donné du narcissisme frénétique de l'obsessionnel.

La salle : Pouvez-vous donner un exemple concret?

Stéphane THIBIERGE : Il suffit de voir comment un obsessionnel fait de sa dame, une espèce d'objet qui est un gros caca qu'il va recouvrir d'encore plus de caca, c'est-à-dire d'argent de bijoux, voilà, c'est une façon d'érotiser l'objet. Et les pensées de l'obsessionnel sont très marquée par cette teinte d'érotisation. C'est pour ça que les grands obsessionnels sont des sujets souvent très torturés parce qu'ils sont sans cesse en train d'essayer de nettoyer leurs pensées ou leurs actions ou leurs rêveries de tout ce caractère des objets qui les polluent en quelque sorte, donc c'est pas pour rien que... quelqu'un avait dit que—je crois que c'était Denise Lachaux, une collègue, je crois qu'elle avait écrit "L'enfer du devoir", un livre sur ma névrose obsessionnelle — que c'est infernal cet impératif de nettoyer tout ce qui vient polluer nos pensées et nos actions. En tout cas pour l'obsessionnel, c'est comme ça que ça se présente.

Ce qui est intéressant par contraste chez l'hystérique, c'est l'hystérique elle, tient absolument à ce que l'autre garde sa prénance, sa densité en quelque sorte de plénitude et Lacan dit une chose qui est très intéressante, il dit, c'est pour ça que vous trouverez si facilement chez les hystériques, des passions pour pour les gossips pour les petites histoires pour les trucs, pour toutes les petites intrigues, etc. tout ça pour surtout garder intact la dimension et le mystère de l'Autre. Elle est prête, l'hystérique à faire de sa vie, espèce de petit théâtre dérisoire et vain qui ne débouchera jamais sur la moindre effectuation ou réalisation du désir pour autant que ce petit théâtre l'occupe et n'entame pas la dimension de l'Autre. Parce que quand vous mettez en jeu le désir, forcément vous devez entamer la dimension du grand Autre. Parce que là il faut que vous y alliez de votre rapport à ce phallus comme au défaut de signifiant, parce que c'est là que votre désir entrer en jeu, il ne peut pas entrer en jeu ailleurs qu'à cette place-là.

Angela JESUINO : J'ai une question, ça concerne la façon dont il traite de la présence réelle dans cette leçon, elle est assez complexe parce que il va dire que c'est ce qu'il y a dans l'intervalle entre les signifiants, ce qui n'est pas recouvert par le signifiant. C'est-à-dire là aussi il y a une béance. Et c'est là où ça fait signe du désir. Et c'est très intéressant ce qu'il dit sur la phobie là-dessus. Mais à la fois il parle du comblement de cette d'intervalle entre les signifiants, aussi bien du côté de

l'obsessionnel, c'est ce qu'il ne supporte pas, il faut que tout soit bouché. Et du côté du phobique, c'est justement l'objet phobique comme ce qui va l'empêcher de s'approcher de cette présence réelle, de cette intervalle de ce que ce que le signifiant ne recouvre pas. Donc il va dire que le phallus, ce qu'il désigne, c'est c'est au-delà de ce qui est signifiable. C'est quelque chose d'une présence réelle. C'est donc quelque chose à mon avis qu'il faut garder en tête pour pouvoir continuer à le déplier, parce que c'est quand même quelque chose qui pourrait nous rapprocher de la dimension du réel tout court.

Stéphane THIBIERGE : Oui, et je trouve que cette présence réelle a un très étroit rapport avec le désir de l'analyste et la présence de l'analyste.

Angela JESUINO : Certainement. Lacan commence à parler dans la leçon précédente de la présence réelle comme signe du désir, mais là, il donne une dimension à ça complètement exponentielle et structurale et liée à la question du réel parce que c'est quelque chose que le signifiant ne recouvre pas, il y a un écart.

La salle : D'où sa mise en garde de ne pas réduire grand phi au phallus symbolique, parce qu'il y a ce rapport avec le réel?

Angela JESUINO : Absolument. Et ce qui est intéressant aussi dans cette leçon, c'est cette articulation comme tu disais entre grand phi, petit phi et a, parce que le phallus il ne peut pas se présenter comme ça, il est toujours voilé. D'où la difficulté de le pointer dans la névrose, parce que si quelque part il est dévoilé, c'est dans la perversion.

On sait aussi que l'objet du pervers, c'est le phallus. L'objet a du pervers, c'est le phallus. Donc c'est ça qui nous permet de l'identifier comme tel, parce qu'on voit bien que dans l'hystérie il est sous la forme du moins phi donc refoulé, que dans la névrose obsessionnelle, il est inscrit dans cette multitude d'objets, mais dans la perversion, il est là et bien là. Tous ces débats avec la névrose obsessionnelle qu'il est là, mais il ne se rend pas compte qu'il a besoin de l'analyse pour ça et etc. donc tout ça je trouve ça, mais c'est vrai que cette complexification de la présence réelle dans cette leçon ça m'a beaucoup interrogé beaucoup. Ça ouvre une dimension très importante dans les fonctionnements structuraux de la chaîne signifiante tout simplement. Enfin, voilà c'est une remarque qui tient à ma propre perplexité d'avoir trouvé ça.

La salle : Pourquoi vous dites que le phallus est voilé dans la névrose?

Angela JESUINO : Il est toujours volé, il ne peut pas être présentifié comme ça.

Stéphane THIBIERGE : Bah dans la névrose, quand vous évoquez votre désir ou quand vous entendez le désir d'un autre, c'est pas directement, comment dire, on met pas son kiki sur la table quoi. Il faut parler un peu. Il faut trouver des images,

apporter des fleurs, on fait un petit travail tout de même. C'est pas direct ... enfin quoiqu' aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, on a l'impression que le kiki est un peu toujours sur la table... Aujourd'hui on le sait, c'est la question du désir qui passe à la trappe. Le prix est élevé parce que c'est quand même très ennuyeux. C'est un fonctionnement, même si si les personnes qui sont là dedans ne sont pas forcément des pervers, mais c'est un fonctionnement pervers. Le phallus, c'est essentiellement voilée c'est très important ça? Comme on le voit sur le tableau de Zucchi. C'est le bouquet de fleurs qui vient à la place du phallus, et le tranchoir. Mais Lacan dit bien que le tranchoir ne sert à rien car le phallus n'est déjà pas là.

Angela JESUINO : Mais c'est vrai que cette leçon est capitale, y compris pour la suite à cette question du désir et la présence réelle. J'espère que vous avez bien lu "L'Otage" pendant les vacances, parce qu'on va s'attaquer à ça la prochaine fois.

Stéphane THIBIERGE : Oui et alors et si vous lisez Claudel encore une fois, ne vous laissez pas décourager par l'aspect démodé, mais démodé dans le sens vraiment superficiel du terme.

Angela JESUINO : C'est d'une grande beauté.

Stéphane THIBIERGE : Oui. Vous avez peu d'œuvre qui vous donne de l'histoire de France depuis la révolution, une vue aussi courageuse et aussi lucide. On ne peut plus dire aujourd'hui ce que dit Claudel. C'est dans "Le Pain dur" je crois que c'est où dans "L'Otage", c'est Signe qui dit, ou son cousin qui dit: "Aujourd'hui, il n'y a plus de droit—alors elle appelle ça le droit, mais au sens ancien, c'est-à-dire, il n'y a plus de droit, de relation signifiante entre les êtres et de disparités,—il n'y a que de la jouissance". Elle dit le terme jouissance : plus de droit que de la jouissance. Nous sommes en plein dedans.

Donc c'est une très grande œuvre. Le terme de jouissance peut s'utiliser dans le sens du droit, mais c'est aussi dans le sens de je fais ce qui me plaît, j'agis au gré de ma fantaisie, je suis lié par aucun devoir aucune dette.

Angela JESUINO : Des questions?

La salle : J'ai une question par rapport au fantasme de l'obsessionnel que vous décriviez, je n'avais pas compris l'idée de l'horreur du phallus de l'obsessionnel. On a l'impression que s'il en a horreur, c'est qu'il court après en permanence.

Angela JESUINO : Mais ce dont Lacan va parler, c'est justement la dégradation du phallus à un petit phi, c'est-à-dire qu'il fait jouer le petit phi, l'obsessionnel, pour ne pas prendre acte du fait qu'il y a grand phi. C'est se qui traduit par la collection des objets par exemple et cette érotisation du monde où tout devient phallique, avec cette

frénésie du narcissisme pour ne pas prendre acte du grand phi, autrement dit, ce signifiant là où le signifiant manque, il ne veut pas en entendre parler.